Le beau voyage, poèmes de Maurice Sandoz

Autor(en): **Magnat, G.-E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **14 (1957)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-395765

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Bibliographisches Verzeichnis der erschienenen Liebhaber-Ausgaben

«Ausgabe für Bücherfreunde»

1876

Goethe, Faust. Eine Tragödie. Beide Teile in einem Bande. 8°. VIII und 547 Seiten.

Bismarckbriefe (1844–1870). Originalbriefe Bismarcks an seine Gemahlin, seine Schwester und andere. 8°. XII und 157 Seiten.

Luthers, Dr. Martin, kleinere Schriften. I. Band. Wider Hans Worst, und andere Stücke persönlich-polemischen Inhalts. 8°. X und 238 Seiten.

Quinti Horatii Flacci Carmina edidit Fridericus Augustus Eckstein. 8°. X und 332 Seiten.

1877

Luthers, Dr. Martin, kleinere Schriften. II. Band. Von Ehe- und Klostersachen. Zwölf Stücke. 8°. X und 276 Seiten.

Von sämtlichen Bänden ist gedruckt außer der vorstehend beschriebenen Auflage auf holländischem Büttenpapier (Van Gelder, Wasserzeichen V & K):
eine kleine Auflage mit breiteren Rändern, jedes Exemplar in der Presse sorgfältig numeriert:

76 Exemplare auf stärkerem holländischem Büttenpapier (Van Gelder, Wasserzeichen V & K)	Nr. 1–76;
12 Exemplare auf Papier Whatman	Nr. 1–12;
11 Exemplare auf chinesischem Papier	Nr. 1–11.

«Ausgabe der Kabinettsstücke»

1877

Goethe, Faust. Eine Tragödie. Beide Teile in einem Bande. 16°. VIII und 604 Seiten.

– I. Teil apart. 16°. VIII und 246 Seiten.

Altdeutscher Witz und Verstand. Reime und Sprüche aus dem sechszehnten und siebenzehnten Jahrhunderte. Für Liebhaber eines triftigen Sinnes in ungekünstelten Worten. 16°. XII und 219 Seiten.

1878

Altdeutscher Schwank und Scherz aus dem sechszehnten und siebenzehnten Jahrhunderte. Zusammengestellt vom Verfasser des «Altdeutscher Witz und Verstand». 16°. XVI und 202 Seiten.

1880

Altdeutsches Herz und Gemüth in Poesie und Prosa. Hauptsächlich aus dem sechszehnten und siebenzehnten Jahrhunderte. Zusammengestellt vom Herausgeber des «Altdeutscher Witz und Verstand» und «Altdeutscher Schwank und Scherz». 16°. XVI und 221 Seiten.

Auch von den Bänden dieser Ausgabe sind besonders numerierte Abdrücke mit breiteren Rändern hergestellt, jedes Exemplar in der Presse sorgfältig numeriert, und zwar
Nr. 1–77, auf stärkerem holländischem Büttenpapier;
Nr. 1–22 auf chinesischem Papier.

G.-E. Magnat / Le beau voyage, poèmes de Maurice Sandoz[1]

Voilà un très beau livre illustré de neuf gravures originales de *Robert Naly*. Dans une brillante préface, *Jacques de Lacretelle* en exprime la «substantifique moelle» et en évoque «la musique très douce et très claire qui s'est formée tout au long des routes dans la tête du voyageur».

Maurice Sandoz est indéniablement un poète, et Dieu sait combien rares sont les bardes authentiques, un poète dont les maîtres semblent être Leconte de Lisle, Henri de Régnier et Anna de Noailles. Il a d'eux non seulement l'élégance, mais la mélancolie non romantique, que crée la présence presque continuelle de la mort.

Le sentiment qui prédomine est fait de sensibilité contenue, menée de façon heureuse par une pensée plus classique que symbolique; aussi est-on incliné à penser au long de ces belles pages «qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème».

On ne sent dans ces paysages qu'il a transposés, aucune passion autre que de la ferveur. Ce qui confère à ces poèmes une haute dignité, c'est la pensée qui accompagne, jusque dans la description de sites célèbres, l'émotion intellectuelle que suscitent les images poétiques dont le temps et l'histoire les a parés. Cela, seul le poète est digne de le faire, et c'est en cela qu'il faut le louer.

En plus de la perfection apportée au rythme, à la musique et à la couleur des vers, vient s'ajouter une atmosphère très particulière, tantôt inquiète, tantôt sereine. Jacques de Lacretelle dit de Maurice Sandoz «il ne se plaît *qu'ailleurs*». N'est-ce-pas la preuve que l'œuvre est à l'image de son auteur, qui s'y exprime selon le double rythme alterné de son cœur? Pourtant, l'évasion ne tourne jamais à la fuite, la création poétique étant, preuve de son authenticité, à la fois refuge et expression. Tout lui est occasion de transposition, ne serait-ce que pour fixer dans une forme définitive, ce que son âme ressent et dont il est comme envoûté.

Musique très douce et très claire, dit Lacretelle; sans doute, mais souvent aussi sobre et simple qu'une mélodie antique ou, pour changer de plan, semblable à une inscription lapidaire gravée sur une stèle romaine. *L'épitaphe* qui clôt le livre en est peut-être le poème le plus parfait. La mort y est si émouvante dans sa prière aux vivants. Que l'on en juge par le dernier quatrain:

«Viens parfois t'attendrir près du tapis de mousse
Dont se revêt ma dalle où sanglote le vent,
Aide par sa présence à rendre ma nuit douce
Et prête à mes yeux morts tes larmes de vivant.»

[1] publié en 1956 par Pierre Cailler, éditeur à Genève.

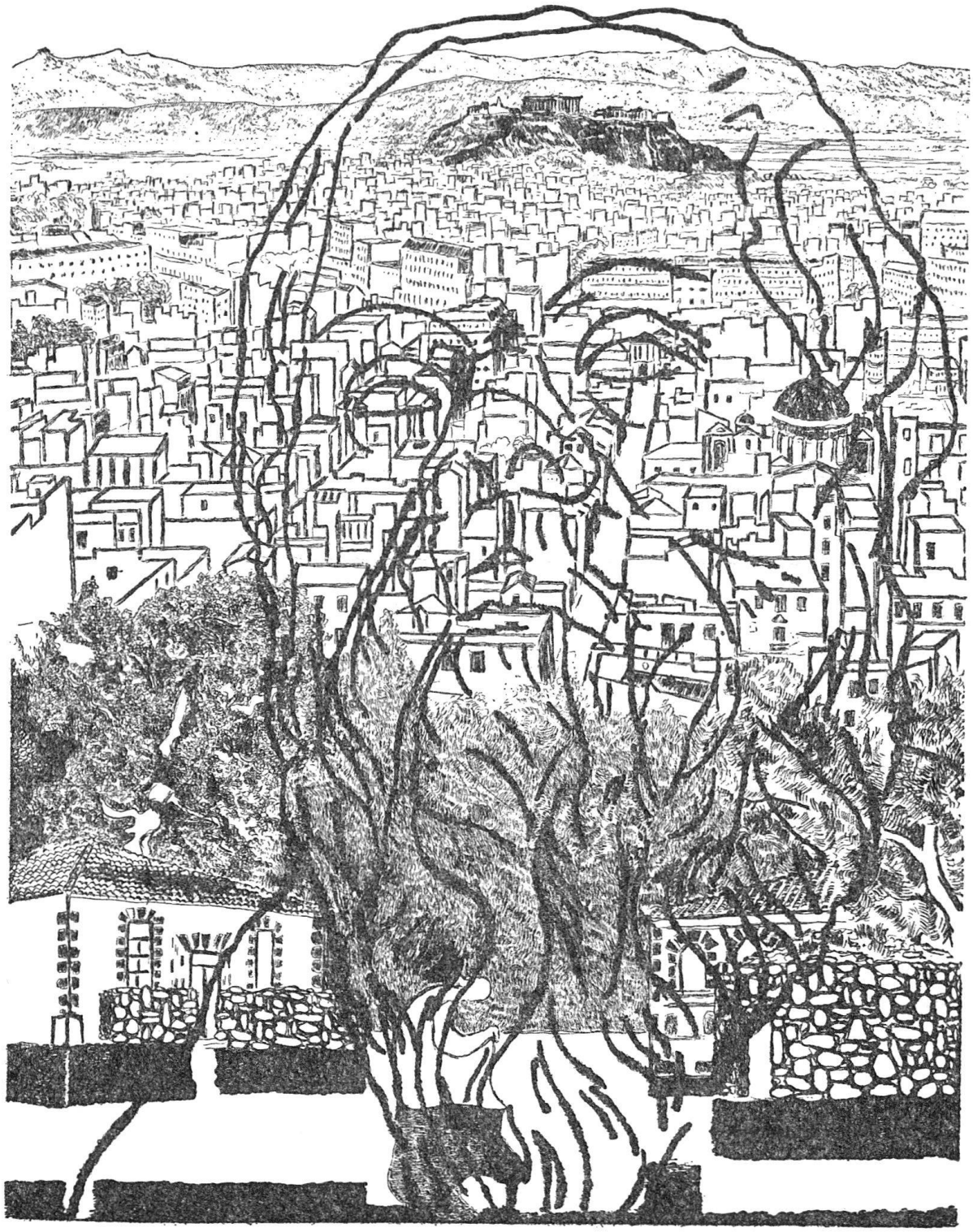
ATHÈNES

Ville pauvre, effaçant les richesses connues,
Athènes se blottit sous ses myrtes amers :
Ses cothurnes défaits se perdent dans la mer
Mais sa tête de marbre émerge dans les nues.

Un peuple industrieux parcourt ses avenues
Qui ne connaissent pas les rigueurs de l'hiver.
Il longe, indifférent, leurs bosquets toujours verts
Où paradent les dieux et les déesses nues...

Mais quand la lune annonce un parfait lendemain,
Des garçons souriants se prennent par la main
Et montent contempler la blanche citadelle.

Socrate, Agamemnon : Écho redit leurs noms.
Ils ne chercheront pas une cité plus belle
Quand l'Amitié les lie au cœur du Parthénon.



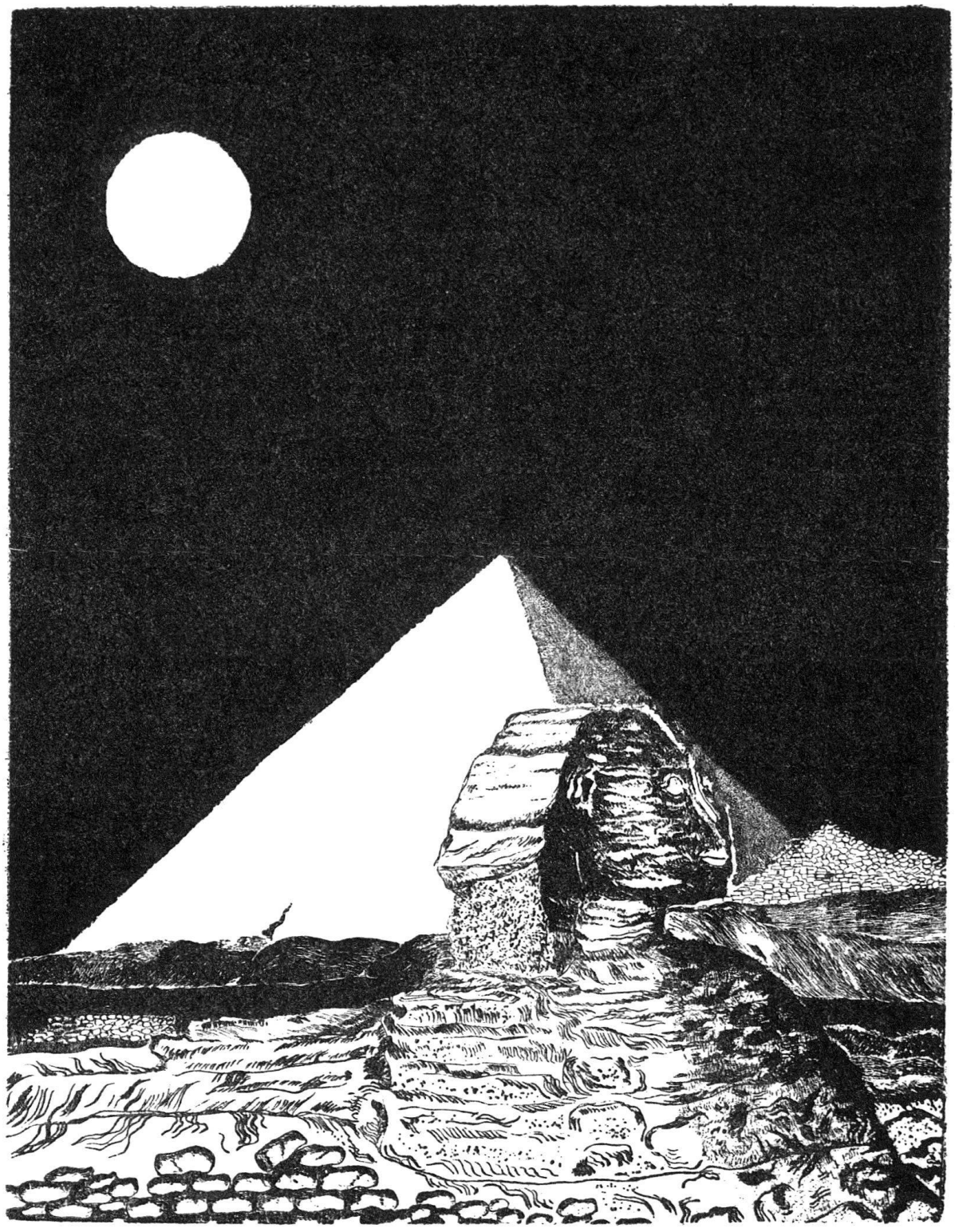
LE SECRET DU SPHINX

Sous le miroitement du calme clair de lune
Le Sphinx paraît soudain au centre du décor
Comme s'il émergeait de cet océan d'or
Dont le flot est la terre et la vague, la dune.

Il médite, ignorant la visite importune
Du voyageur tardif qui mesure son corps :
Au lever du soleil, il est plus grand encor
Quand l'ombre à son côté creuse une fosse brune.

Mais le sort des vivants dont la soif et la faim,
Les plaisirs, les tourments connaissent une fin,
Semble au monstre immortel un destin enviable,

Car le Sphinx dont la pierre éternise les jours
Brûlé par le simoun et battu par le sable,
N'aspire qu'au sommeil qui durera toujours...



En lisant, et surtout en relisant ces pages, en regardant les nobles gravures si bien accordées au texte par *Robert Naly*, on subit le charme d'une pensée qui se confond avec le sang et la chair du poète. Les illustrations de Naly sont curieuses, parfois étranges par leur caractère classique, mais traitées de façon moderne. Pas de hardiesse dans le trait, pas d'altération dans la ligne ni dans la forme, mais cette préciosité qui rappelle celle «d'Emaux et Camées». Pas plus que dans l'art de Sandoz rien n'y est laissé au hasard, les gravures sont ciselées comme le sont les vers. Aussi prolongent-elles la sensation du lecteur en mariant aux résonances de la pensée celles de la vue. Une telle correspondance est rare. Ces vers ont été écrits avec un cœur pur et sans intention autre que de donner une forme précise et belle aux puissances qui dorment dans tout homme, d'où leur universalité.

L'unique but du poète est de chanter la vie, l'amour et la mort de façon exaltante ou résignée; la morale ne «mord pas» sur la forme qui exprime la beauté éternelle.

Etats d'âme, oui, mais combien étrangers à ceux des moralistes, y compris de ce Frédéric Amiel, qui quotidiennement tâtait sa conscience puritaine. Aussi, Maurice Sandoz n'est-il que très indirectement suisse, son poème «St-Nicolas de Fribourg» suffit à nous en convaincre. J'ajouterai que c'est tout à son honneur.

La patrie du poète est le royaume du Verbe, ou si l'on préfère, notre patrie originelle, où toutes choses ont pris naissance et qui est au-delà de notre vision habituelle. Mais si l'on devait lui assigner une patrie d'élection, je n'hésiterais pas à dire que c'est le ciel d'Italie, le Pausilippe où dort Virgile, «père de l'Occident», et prince des poètes avant Dante, l'éternel amant de Béatrice. Il le sait bien, lui, le poète qui a dû lire et relire «la Lettre du Voyant», écrite par le jouvenceau Arthur Rimbaud.

Pourquoi ce «beau voyage» m'a-t-il fait accoster aux rives méditerranéennes? N'est-ce pas parce que dans ses poèmes italiques «Rivalités», «Les Thermes d'Adrien», «Les thermes de Dioclétien», «A la villa Mandragone», «A la villa d'Este», à «Posilippe», «Adieu a Capri» et «Musée», la beauté fait oublier la mort et éclore un sourire où la joie prime le plaisir.

Encore faut-il leur ajouter «A Taormina» et «L'orecchio di Dionisio», où la latinité est parée de toutes les élégances de la Grèce et où se trouve la patrie de tout bon Européen.

Nous voici bien loin de nos campagnes et alpages helvétiques, et je remercie *Maurice Sandoz* de m'avoir ramené aux sources de mon âme.

Peter Suhrkamp / Wozu eine Bibliothek?[1]

Wozu eine Bibliothek – man kann es heute als echte Frage und auch als Abwehr äußern hören (gemeint ist die private, die Hausbibliothek). Vor zehn Jahren wäre es gewiß noch nicht laut geworden.

Besonders Buchhändler und Verleger werden sich noch erinnern, daß sie vor 45, als Sprengbomben und Phosphorbrände in Wohnstätten und Habe wüteten, manchen Verstörten, durch den Verlust der Bibliothek ihrer Haltung vollends beraubt, kaum den Zutritt ins Buchlager verwehren konnten, wenn die Unglücklichen auch im Augenblick keinen Platz wußten, die Bücher aufzustellen, die sie forttrugen. Und ich weiß noch, als es Ende November 43 um meine Wohnung geschehen war, kreisten Wochen nachher in müßigen Momenten meine Gedanken nur darum, wie ich in der Viertelstunde, die ich an ein aussichtsloses Löschen in der Wohnung unter dem Dach gewandt hatte, statt dessen meine Bibliothek in Laken und Decken hätte zum Fenster hinaus und die fünf Stockwerke hinab befördern können. Meine einzige Entschuldigung für die Unterlassung war damals, daß ich die Bücher nur beschädigt und beschmutzt wiedergefunden hätte. Die Verbrennung schien mir eine säuberliche Bestattung und hat die Bücher vor einem schäbigen Verkommen bewahrt. Es gehört

[1] «Man liest nicht, um zu behalten, was man gelesen, sondern um zu vergessen, was man erlebt hat.» Diesen Ausspruch Walter Benjamins setzte Peter Suhrkamp, der Verleger Rudolf Alexander Schröders, Hermann Hesses und auch unseres C. F. Ramuz, unter den Titel seines reichhaltigen «Morgenblattes für Freunde der Literatur». Wir haben vom Verfasser die Erlaubnis erhalten, aus dessen Nr. 7 unsern Lesern diese einprägsamen besinnlichen Ausführungen mitzuteilen.